

OÙ SONT MES AUTRES ?

GAZETTE DU FESTIVAL

N° 5 Dimanche 21 Mai 2017

ÉDITO

Elle a fait une overdose.
Une overdose de discours, de rhétorique politique.
Une overdose de gens qui parlent, qui savent, qui t'expliquent.
Une overdose de mecs qui t'interrompent pour que tu comprennes bien :
« C'est pour ton bien ma petite » / BAM / « Aïe » / BAM / « Mais » / SUIS PAS TA PETITE / « O.K. »
Comme si on ne comprenait pas déjà tout. Dans nos vies. Dans notre chair. Sur nos comptes bancaires.
Comme s'il suffisait d'oraliser le problème pour, une bonne fois pour toutes, s'en laver les mains. HOP HOP M'EN DÉBARRASSE.
HOP HOP L'AFFAIRE EST CLOSE.
HOP HOP C'EST BON - POUR TOUTE LA VIE SUIS DE « GAUCHE ».

Comme si, chacun d'entre nous, n'était pas bouffi de tout un tas de pensées et ressentis qui collent mal les uns avec les autres, qui frottent, nous réveillent la nuit, provoquent coups de sang, coups de latte, coups de fatigue.

Tellement facile, hein ?, de se présenter comme quelqu'un de bien, comme quelqu'un de « propre ».

Tellement facile, hein ?, de faire l'impasse sur le salopard qui sommeille dans la tête et le ventre et la peau qui tremble.

Je n'en parle pas, je ne dis rien, je ne l'ébruie pas, je joue à cache-déni.

J'emploie les bons mots, les bonnes formules.

Je fais mes coups en douce - malin, toujours.

Je cite Deleuze.

Je parle le Badiou couramment.

Je dis « néolibéralisme » en ayant l'air de savoir ce que je dis.

Et je le sais puisque je lis, je fais des études, je me cultive.

Je suis... Tranquille. Je m'aime bien. On m'aime bien. Le monde et moi on s'aime bien.

Je pointe du doigt les autres.

BOUH LES AUTRES. BOUH.

Je ne traîne qu'avec des gens qui me ressemblent.

Je m'intéresse aux pauvres, aux exclus mais de loin. En théorie.

Parfois je m'énervé parce que, quand même, ils pourraient se révolter quand même.

Ils pourraient m'écouter. Ils pourraient comprendre. Ils pourraient se bouger.

Je ne bois, ne mange, ne couche qu'avec des gens qui me ressemblent.

Ce n'est pas que je suis fermé mais... Je ne sais pas je... L'occasion ne s'est pas présentée.

BREF. Je suis énervé.

Et comme je m'énervé j'écoute Thierry Beucher.

J'en appelle à sa poésie, j'en appelle au sensible.

Je demande pardon à Yavelde.

J'écoute Caroline.

J'embrasse Héphaïs.

Je me tais. Enfin.

Et tout le monde applaudit.



© J-P Angei

Sommaire

Page 2 et 3

Si l'amour n'était pas - THIERRY
BEUCHER
Interview

Page 4 et 5

De la Résidence à la Création
#Acte 2
Antoinette Rychner

Page 6

DIVAGATIONS

Page 7

RETOURS ET COMPTES RENDUS

Page 8

ANNONCES

Julie Aminthe

INTERVIEW

Si l'amour n'était pas de Thierry Beucher

La liberté, c'est bien pour ceux qui ont les moyens.

La mère – *Si l'amour n'était pas*

Dans *Si l'amour n'était pas*, une partie des didascalies servent à faire entendre, de manière poétique, les pensées intérieures des personnages ainsi que la description des lieux dans lesquels ils se trouvent. Quel autre point de vue offrent-elles à l'histoire par rapport aux dialogues ?

J'aime insérer des didascalies dans le texte qui sont plus que des indications de scène. Le dialogue n'est pas tout, ce n'est qu'une part infime de la relation entre les êtres. Via les didascalies, je cherche donc à décaler le point de vue; décalage engendrant de l'instabilité à la fois sensorielle et intellectuelle. Casser le dialogue, briser le linéaire, cela donne également une idée de la respiration interne de la pièce, comme si les didascalies représentaient une certaine qualité de lumière et que les dialogues s'installaient à l'intérieur. Elles permettent alors aux personnages de se complexifier, de leur offrir un autre espace de parole, de rendre compte d'une présence.

Pourquoi la nomination des personnages change-t-elle en fonction des interlocuteurs auxquels ils s'adressent ?

Qu'essayez-vous de faire entendre par ce biais ?

Ce n'était pas volontaire au départ mais je l'assume pleinement ! Je l'ai gardée parce que cela suscite du mouvement, une instabilité supplémentaire pour le lecteur. J'accorde beaucoup d'importance à la distribution; je ne trouve donc pas inintéressant de lire une page de présentation des personnages qui ne correspond pas exactement à ce que l'on retrouvera dans la pièce. Nous sommes, en outre, des personnes différentes selon à qui on s'adresse et le lieu où on se trouve. Qui nous sommes, comment nous nous présentons, comment l'environnement influe sur notre langage, tout cela est fluctuant et

m'intéresse beaucoup. C'est pourquoi j'ai essayé de rendre compte de ces identités plurielles dans la pièce.



© D.R.

Héphaïs renvoie à Héphaïstos, dieu grec, et Yavelde à Yahvé, divinité du Proche-Orient. Pourquoi les personnages les plus en marge de la société portent-ils des noms d'origine mythologique ou divine ?

Héphaïs vient d'Héphaïstos, oui. Je suis nourri de cela, du répertoire, de la structure des tragédies grecques. Pour Yavelde, c'est différent : le nom vient du livre L'Anté-peuple de Sony Labou Tansi, un auteur congolais que j'aime énormément. Il a une écriture unique, comme si la vie quotidienne était une chose réduite et qu'il cherchait à la faire déborder dans son écriture. Le second auteur pour lequel j'ai beaucoup d'affection et qui m'a inspiré, c'est Bernard-Marie Koltès, avec ses figures hors-cadre et son rapport particulier au sentiment. Donc ces noms, c'était une manière pour moi de donner aux personnages une forme de dignité. Si on prend Yavelde, par exemple, le monde ne cesse de la réduire à sa couleur de peau et pourtant, c'est elle qui a la clef. Plus

que de voir des personnages en marge, je les vois plutôt dans les angles morts. Je m'intéresse à ceux qui sont en rupture, qui ne sont pas dans la résistance volontaire, qui n'arrivent pas à fonctionner dans ce système mais qui persistent à lui demeurer étranger, qui restent autres, pour exister.

Les personnages de la pièce gravitent autour d'une loi remettant en cause les codes du travail. Vous donnez ici le point de vue du professeur, ancien révolutionnaire et d'étudiants en colère. Était-il important de faire entendre, au théâtre, une parole frontale et politique ? Quel regard portez-vous sur ce type de discours ?

Dans mon travail, je ne pars pas d'idées, de concepts mais de sensations et intuitions. Après, je cherche quelque chose qui se baladerait entre poétique et politique, tout en s'inscrivant dans l'ici et maintenant. De ce fait, j'essaie de redéfinir ce qu'est aujourd'hui mais aussi ce qu'est le théâtre, et comment les deux peuvent dialoguer ensemble. Je me demande notamment comment une critique de l'idéologie néolibérale est en mesure de faire théâtre. Selon moi, ce qui caractérise cette pratique, le théâtre, c'est le jeu; le jeu au sens physique du terme. Novarina propose de considérer celui-ci comme deux pièces de bois qui s'emboîteraient mais pas tout à fait correctement: on dit alors qu'il y a du jeu, c'est-à-dire une sorte d'équilibre/déséquilibre entre deux polarités. Dans le récit néolibéral, qui se veut sans alternative, il y a un refus du jeu, il n'y a aucun espace pour lui. Moi, ce que je cherche, c'est donc de trouver des espaces, des angles morts qui échappent à ce récit. Et j'en reviens à Koltès qui disait: "Le théâtre c'est futile, c'est même la futilité de la futilité, et c'est parce que c'est la futilité de la futilité qu'il faut le faire avec le plus grand sérieux". J'aime beaucoup cette définition.

Il y a un rapport à la légèreté qui est essentiel. Le théâtre qui se veut grave, qui donne des leçons, qui veut faire comprendre aux spectateurs ce qu'il faut penser du monde, généralement, m'ennuie. Pour ma part, j'ai besoin de prendre en compte le réel, les discours qui en découlent, tout en essayant de trouver des trouées sensibles à tout cela, notamment par le biais d'autres modes de narration du monde, lesquels nous permettraient d'échapper, le temps d'un spectacle, au récit habituel.

ÉCHO

Il m'a demandé en quoi devait consister cet amour. Et je lui ai répondu que je n'en savais rien puisqu'il n'est pas possible de décrire une chose qui n'existe pas / qu'on ne connaît pas. Je m'imagine avoir en moi des possibilités d'amour, mais elles demeurent enfermées à l'intérieur.

La Réunion des deux Corées,
Joël Pommerat

Certains personnages, notamment Yavelde (la prostituée), restent en retrait par rapport à ce qui agite la société, notamment en ne participant pas à la manifestation. Que raconte ce positionnement ?

Cette manifestation fait évidemment référence à la "loi travail" de Myriam El Khomri. Je l'utilise pour ancrer ma pièce dans un présent, pour qu'il y ait une résonance chez le spectateur, pour qu'il puisse reconnaître le monde dans lequel l'action se passe. Il n'y a pas tant de personnages qui vont à la manifestation finalement : il y a évidemment l'Étudiant, et Francis mais lui, n'y va que le soir donc ce n'est pas vraiment pareil. Dans la pièce, au fond, il y a des personnages qui sont dans le mouvement, d'autres chez qui cela ne bouge pas beaucoup. D'une certaine manière, l'Étudiant, il se rend à la manifestation mais trop "coincé", "enfermé" par ses discours, n'est pas tellement en mouvement. Héphaïs l'est beaucoup plus. Il est en effet traversé par le monde. Et Francis aussi. Ces personnages ont un fort potentiel de renouvellement car tout peut leur arriver, un rien peut les changer. Même chose pour Yavelde. Elle trouve un chemin dans la dureté qu'elle subit; chemin représenté symboliquement par les mots croisés auxquels elle s'adonne.

Nous sommes la jeunesse. La Révolution doit sortir de notre cerveau révolté. Un seul mot d'ordre pour la Révolution, l'efficacité. Il s'agit d'être clair.

Tumultes, Marion Aubert

« Je suis tout / ce que n'emporte pas l'avion / Chair et corps gelés / Laisseuse / Je me tiens dans l'acmé / de ton souffle / celui de ta chaleur / celui de ta respiration / Et comme toutes celles qui le furent avant moi / Me voici... », écrit Caroline, la Serveuse. Était-il important pour vous de faire entendre une voix poétique au sein de votre pièce ?

En effet, c'était important. Le jeu n'est pas que dans les rapports humains; il est aussi dans le langage, dans comment il peut se composer, se structurer, se réinventer. Le poème de Caroline représente une forme différente d'expression du monde. On se demande comment l'aborder; il casse la linéarité du récit en cours. Et même s'il est attendu, son poème arrive "sans prévenir". C'est une porte de secours, une issue trouvée, de l'inédit total. D'autant plus qu'on est au théâtre, qui diffère d'une réunion publique ou d'une grève. Même si, bien sûr, j'adhère à ce que dit l'Étudiant (tous les gens que je lis sont marxistes!), la finalité du théâtre c'est le poème, pas le discours.

Avec un titre qui parle d'amour, difficile de ne pas aborder la question. Dans votre oeuvre, les êtres s'aiment et se "dés-aiment", communiquent mal, s'unissent par le sexe. En quoi le corps et le désir jouent-ils un rôle essentiel dans les rapports humains ?

Dans cette pièce, il y a l'idée de créer une communauté provisoire, avec des rapports de langage, de pensée et de sentiment. Une communauté qui n'existe que dans l'instant de la pièce, comme une fête d'un soir. Et c'est le sentiment amoureux qui m'intéresse tout particulièrement. Qu'on le prenne du côté positif ou négatif, il a une force nucléaire, c'est un moteur formidable. Qu'il s'agisse d'une nouvelle rencontre ou d'un amour qui meurt, par son intermédiaire, le monde change. Cela crée du jeu dans la pièce, du frottement, du décalage. Il y a des tensions intérieures chez les personnages qu'ils vont résoudre dans leur rapport aux autres. Le désir échappe également aux discours et permet de nouer un lien plus

complexe, plus large que le simple accord raisonnable. L'idée, c'est de remettre du désir dans un discours néolibéral en quelque sorte. Je pense à La nouvelle raison du monde de Pierre Dardot et Christian Laval, qui explique ce néolibéralisme : tout ramener au marché, à la consommation, réduire les êtres à une seule donnée. Insuffler du désir là-dedans, ça crée une instabilité, ça nous sort de cette volonté de mettre le monde dans une équation. Le sentiment doit venir buter contre cette équation qui gangrène, transformer notre perception des êtres et des choses.

POÈME EN EXERGUE

Étincelle

Ana Cristina Cesar
(traduit par Marilyne Buda)

J'ai ouvert curieuse
le ciel.
Comme ça, en écartant légèrement
les rideaux.

Je voulais entrer,
cœur contre cœur,
toute entière
ou du moins bouger un peu,
avec cette parcimonie qui
caractérisait
les troubles qui m'appelaient

Je voulais même
savoir voir,
et en un mouvement circulaire
comme les vagues
qui m'entouraient, invisibles,
embrasser de la rétine
chaque parcelle de matière vivante.

Je voulais
(seulement)
discerner l'imperceptible
dans la légèreté qui planait.

Je voulais
cueillir une brassée
de l'infini de lumière qui à moi se
mélangeait.

Je voulais
capter le non perçu
dans les infimes moments de
l'espace
nu et plein

Je voulais
au moins maintenir les rideaux
desserrés
dans l'impossibilité de les faire
vibrer

Je ne savais pas
qu'être sens dessus dessous
était une expérience mortelle.

DE LA RESIDENCE À LA CRÉATION : #ACTE 2

Demain à 14H, au Nouveau Théâtre Saint-Marie-d'en-Bas, aura lieu une table ronde autour de la question des résidences. Seront présentes les autrices Carine Lacroix, Nicoleta Esinencu, Julie Aminthe et Antoinette Rychner. Elles nous parleront du devenir de leur texte écrit dans ce cadre particulier.

Antoinette Rychner était à Grenoble de Mars à Avril 2017 (accueillie par Troisième Bureau et la MC2). Durant cette résidence, elle a travaillé sur une trilogie théâtrale: **Pièces de Guerre en Suisse**. Elle a livré à la Gazette un retour exclusif sur ce qu'était sa résidence, comment elle l'a vécue, comment elle a travaillé...

Antoinette Rychner

I. La résidence d'écriture

4000 euros et la clef d'un logement :

La paix

Du wifi

Une bouilloire électrique

Un lit, l'eau courante, des WC et une douche.

Des jours sans rdv

Sans pression

Ne pas devoir faire à manger

Ne pas devoir aller chercher son petit à la crèche

Ne pas s'inquiéter du bus à prendre pour choper le bon train

Faire les courses à petite échelle, et n'importe comment.

S'autoriser à éteindre son téléphone

Ne pas répondre aux courriels séance tenante

Échapper à ce mélange de stress, de confusion, à ce boulimique besoin de récompense qui, en d'autres jours, peut conduire à ouvrir toutes les cinq minutes l'application Facebook pour y dénombrer, y détailler les unités de réaction supplémentaires qui seraient apparues au bas d'un post.

Être en résidence signifie s'offrir des matins qui durent jusqu'à 15 heures, à traîner en pyjama et boire du café au lait, sans se laver, sans rien manger ni devoir parler à quiconque, à laisser le bal des pensées et l'enchaînement des phrases engager l'être au complet, avec pour effet corollaire le cliquetis endiablé du clavier - sa frappe à satiété.

S'offrir aussi des jours où lire pour de vrai. Ouvrir un bouquin avec la tête à ça, et le temps de le lire en entier, d'une traite si on le souhaite.

Des après-midi assise dans le parc Mistral, en compagnie de Nicolas Meienberg, d'Antoine Jaccoud, de Jean Ziegler ou de Christine Delphy.

Des repas pris seule et sans gêne au restaurant, des cafés et des bières aux terrasses, à regarder passer des inconnus ne risquant pas de nous reconnaître, et dont on essaie furtivement d'imaginer la vie. La liberté, du silence à gogo, la vie intérieure, la concentration, la continuité, la tranquille fabrication d'une égoïste routine : quelques facettes du bonheur.



© J-P Angei

II. La question

- Donc ta résidence, c'était MOI MOI MOI ? Moi avant tout, Moi über alles ?

III. Tout autour

En fait il y a eu plein de moments où orienter oreilles et regard vers d'autres en train de me parler, des moments où me tendre pour donner et recevoir. Par exemple, il y a eu l'émotion d'une première lecture publique de ma pièce *Arlette* au Petit angle, par les comédiens de Troisième bureau.

Il y a eu aussi les « apéros d'Antoinette » organisés à la MC2 : des moments privilégiés, qui m'auront permis de tester des extraits de mon projet ***Pièces de guerre en Suisse***, des extraits tout frais, tout juste écrits, des œufs en quelque sorte à peine sortis du cul de la poule. A l'issue de ces lectures, des entretiens avec le public, qui m'ont donné l'occasion de présenter la matière en travail, d'évoquer les réflexions afférentes, de verbaliser des intentions, ce qui représente un prolongement d'écriture sur un autre mode, profitant au projet en ce sens qu'il le précise et l'affirme.

Et quelle joie, hier au bar du festival, lorsqu'une personne ayant assisté à ces apéros m'apostrophe : elle a aimé m'écouter, elle a trouvé que je dégageais un grand calme (et moi qui crevais de trac !) mais elle se sent un peu frustrée de ne pas connaître la suite du texte ; quand aura-t-elle le plaisir de découvrir l'ensemble, quand ***Pièces de guerre en Suisse*** sera-t-il joué ?

J'ai souri, remercié, dit la vérité ; à savoir que j'espérais qu'une création scénique verrait bientôt le jour à partir de ce texte et se verrait, pourquoi pas, jouée à Grenoble.

A ce moment-là, je me sentais entrer dans un de ces moments de grâce où l'on se dit que, malgré le dossier qu'il aura fallu pondre pour le CNL à un moment où l'on avait autre chose à faire, et malgré le document de bilan auquel il faudra bien s'astreindre, que malgré la fatigue et les doutes, on fait un beau métier, on se trouve à sa place.

Je suis sortie, j'ai aperçu Claire Rengade parmi celles et ceux qui fumaient des clopes - et dire que sans cette résidence, je serais passée à côté d'une lecture de ***Déménagements*** qui m'a enthousiasmée, à côté aussi de son duo avec un contrebassiste aux paluches enchanteresses. Quelle chance j'ai eue d'écouler ici les semaines du printemps, vraiment,

Au dessus de Sainte-Marie d'en bas le ciel se dégage, le soir s'en vient, qu'est-ce qu'on est bien, entourée de ces corps et de ces esprits passionnés d'écriture dramatique, c'est notre famille, le contour des rues nous est familier, je retrouve Grenoble après seulement deux semaines mais entre temps il y a eu Montréal, le festival Jamais Lu, avec un décalage horaire qui explique peut-être pourquoi ce texte depuis l'abandon des retours à la ligne commence sérieusement à partir en vrille,

En face il y a ces trois ou quatre femmes habillées autrement que nous

Elles sont assises sur les marches, paisibles

Tout est paisible en fait, tout est cosmopolite, c'est étrange quand on y pense, de se rappeler qu'au moment de s'asseoir dans le parc Mistral ou en terrasse, on voyait patrouiller des militaires lourdement armés,

Être en résidence a donc également signifié prendre le pouls de la ville, le pouls d'une France à l'heure des présidentielles - quel cirque ! Tout ça pour au final en arriver à ... mais bon, on n'est pas là pour parler de ça, Heureusement il reste la famille ; de Montréal à Grenoble des auteurs retrouvés des discussions poursuivies, le sentiment d'être entourée d'esprits critiques et celui d'une chance, encore, car l'on se dit que tout le monde ne dispose pas d'une nourriture adéquate, variée, cette nourriture pour l'âme et l'esprit que représente la traversée de pièces en lecture, nourriture qui m'offre la liberté de réfléchir, de ressentir, me désaliène et me fait me sentir moins seule, me fait réaliser encore et toujours que si personne n'a de solution absolue, tout un chacun traverse des épreuves ou transports apparentés aux miens.



© J-P Angei

Je suis ici, au festival Regards croisés pour jouir de cet art partagé de dire, cet art d'exprimer ou de retenir, je suis ici pour la transmission et pour aiguïser cette conscience d'être immensément chanceuse ; Etre né quelque part est une affaire d'accident, dit Achille Mbembe. Ce n'est pas une affaire de choix. Sacraliser les origines, c'est un peu comme adorer des veaux d'or. Cela ne veut rien dire. Ce qui est important, c'est le trajet, le parcours, le chemin, les rencontres avec d'autres hommes et femmes en marche, et ce que l'on en fait.

Avec vous tous je me sens reconnue, incluse par mes semblables, à même d'espérer que l'horizon n'a pas fini de s'ouvrir.

DIVAGATIONS

autour de *Si l'amour n'était pas* de Thierry Beucher

Si l'Amour n'était pas.
Si l'Amour n'était pas avec un grand A
Il en perdrait toute sa grâce
Il en deviendrait vulgaire
Il en serait las.

Si l'Amour n'était pas là.
L'amant n'embrasserait pas sa maîtresse
L'addiction à l'autre n'existerait pas
Tout serait seins, pénis, vagin, fesses.

Si l'Amour n'était pas.
Un père absent qui est parti y a bien longtemps
Parti pour exister, en abandonnant sa place.
Une mère, minée, qui travaille sans relâche
Avance sous le poids d'un amour
Sans retour.

Une Fille en quête d'une spirale auto-destructrice
Mère d'un enfant, père pas présent,
Enfermée dans une matrice cyclique.
Le professeur, vide, résigné
A l'esprit encyclopédique,
Au cœur platonique.
Le Frère sans espoir
Miroir paternel et sans perchoir.

Un combat de pauvres sans voix :
Une prostituée qu'on a trop usé
Réceptacle des désirs refoulés;
Héphaïs, chef d'une déchetterie
Décharge privée des
Souvenirs matériels, personnels.

Dans *Si l'Amour n'était pas*
On s'aime, on se désaime
On dialogue par la chair
On combat par la voix
On parle droit au cœur.

Léo Bourgeon

Sûrement que je ne t'aurais pas toi,
Inconnu parmi tous les inconnus de la place publique.

Langueur des corps,
Autour de nous, perdue dans une
Mer, un
Océan d'indifférence diffusé sur nos chaînes de diffusion publique,
Unanimité de pensées mélangées, suivant savamment la
Recette.

Ne regardant pas le reflet des vagues de cet océan aux eaux noires pourtant
Éclatant de multiplicité des êtres
Tous rassemblés
Autour d'une
Idole
Télévisée.

Patiemment nous marcherions fièrement avant d'atteindre un gouffre,
Avant d'être renversés par la tempête et on se demanderait alors:
Si l'amour était là ?

Romain Mourgues



© J-P Angei



© J-P Angei

La révolte est partout et pourtant, elle n'est nulle part.
La révolte, c'est le bruit sourd de nos pas et nos paroles d'ivresse dans le silence de la nuit.
La révolte, c'est la dernière seconde de vie d'une bougie, sa faible lueur bleutée vacillante.
La révolte, c'est la liberté d'expression qu'on revendique à chaque fin de phrase.
La révolte, c'est le goût du sang dans la bouche qui te rappelle que tu es en vie.
La révolte, c'est un pavé de revendications jeté à l'aveugle dans la foule.
La révolte, c'est un slogan qui hurle dans nos corps malades de liberté.
La révolte, c'est le droit de voter pour ou contre quelqu'un.
La révolte, c'est le murmure des croyances au pied du lit.
La révolte, c'est le droit de résister à l'oppression.
La révolte, c'est la sueur des corps entremêlés.
La révolte, c'est l'asphyxie de la parole.
La révolte, c'est le droit à la vie.

Clémentine Jullien

RETOURS ET COMPTES RENDUS

Compte rendu de la soirée du samedi 20/05

“Mais dis donc, où qu’elle est la Gazette ?” Ce soir, la Gazette a le sens du suspens ! On annonce son arrivée après la lecture de **PRONOM** d’Evan Placey. On entre dans la salle, on s’assoit, on échange quelques remarques - oh c’est beau ces lumières rouges et bleues - et d’un coup ça commence. Les étudiants du Conservatoire arrivent sur scène et nous offrent une représentation à la hauteur de nos attentes !

Quand les applaudissements commencent, on se faufile vite à l’entrée de la salle pour rejoindre le reste de l’équipe : les gazettes sont arrivées ! “J’aime la Gazette, savez-vous comment ? Quand elle est bien pleine, avec viande et **PRONOM** !” Ça résonne dans le hall du Théâtre et dans les têtes de chacun.

Après la pause, on retourne dans la salle. Sous la lumière rouge, Bernard a des allures de démon. C’est sympa, ça nous met dans l’ambiance. Commence alors la lecture du texte de Ferdinand Schmalz, **viande en boîte**. C’est musical, c’est glauque, ça fait sursauter : crissement des pneus, carrosserie éclatée et tonnerre assourdissant, Léo en fait même tomber ses notes de stupeur. On adhère ou on n’adhère pas, c’est selon. Certains rient, quelques personnes sortent leur Gazette, leurs voisins tendent l’oreille pour mieux s’immerger dans l’univers de la pièce.

Deuxième pause. On discute de ce qu’on a vu, on entend même une des comédiennes de la pièce dire : “Moi, la réplique, “t’as pas choisi la bonne pompe”, ça me fait descendre le stérilet !” Peu après, on enchaîne avec la rencontre. Natürlich, on est face à Ferdinand et son traducteur Heinz, ainsi qu’à Enzo Cormann et Uta Muller (traductrice). Paranoïa, théories du complot, destin, James Dean, café, sexe, amour, les spectateurs sont très curieux. Enzo Cormann remarque la musicalité du discours de Ferdinand et, effectivement, on se rend compte que notre attention ne faiblit pas, malgré la barrière de la langue.

Sans transition, Arash Sarkechik s’installe et, avec une guitare électrique cette fois, entame sa chanson du soir : “Et boom”.

Pour vous ce soir, la Gazette a envoyé du lourd, “je dirai même, du poids lourd” !

Léa Monchal et Clémentine Jullien

Retours du Studio Théâtre et petite divagation sur **GENS DU PAYS**

Les retours du Studio Théâtre ont eu lieu hier, samedi 20 mai, à 11h, à la Bibliothèque du Centre Ville. Pendant trois jours, les lycéens ont pu découvrir l’écriture de Marc-Antoine Cyr via ses textes **Fratrie** et **GENS DU PAYS**. Le Studio Théâtre s’est déroulé en trois parties : la lecture des textes, le choix des passages à travailler (avec le metteur en scène Grégory Faive) et un atelier d’écriture (mené par l’auteur) en lien avec les thématiques des œuvres (la question de l’identité, les relations dans une fratrie). Nous retiendrons de cette rencontre la citation d’Eliott : “Le Théâtre est un mensonge choisi.” Je crois que les lycéens sont plus aptes à vous raconter l’expérience vécue ; voici ce qu’ils en disent :

« Une super aventure humaine et théâtrale. » - Lisa

« Tip-top, réunis autour d’une même passion et de super textes. » - Alexis

« Des rencontres uniques dans un endroit hors du temps. » - Anna

« Grosses barres sur les L. » - Clément

« Une expérience truculente, intéressante, absolument satisfaisante. Merci à la grand-mère chinoise de nous avoir assistés cette semaine » - Margaux

« Une super semaine, bonne ambiance. Des textes intéressants avec une grande profondeur. » - Sacha

« Enrichissant, que du plaisir. Et sympathique, le débat de 3 heures sur les sarouels! » - Guillaume

« Positivement, viscéralement retourné. » - Eliott

Léo Bourgeon

-

Petit syllogisme pour savoir qui l’on est (?)

Si « *Je est un autre.* » (Arthur Rimbaud)

Et « *L’homme est un loup pour l’homme.* » (Thomas Hobbes)

Alors Je est un loup (?)

« **Crever la lune** »

Si je rejoins la meute peut-être que je saurai qui je suis, ou qui je dois être. C’est plus facile de chercher qui l’on est à plusieurs. Je veux m’habiller comme eux, adopter la même attitude, je veux *appartenir*. À quelque chose, à quelqu’un, ne plus jamais me sentir seul.

« **Te connaître toi** »

Dis-moi ce que tu manges, ce que tu lis, ce que tu aimes faire, je te dirai qui tu es, ce qu’est la France pour toi. Mais c’est pas aussi simple. Si « *Je est un autre.* », comment savoir qui *Tu* es ?

« **La nuit je mens** »

C’est pas drôle de devoir répéter. Qu’on est innocent, qu’on faisait rien de mal, que notre mère nous attend à la maison, qu’elle doit s’inquiéter. Pourquoi vous ne me croyez pas ? Pourquoi je n’ai pas le droit de dire la vérité et d’être cru ?

« **Le poisson invisible** »

Ça fait peur l’inconnu, c’est bien connu. Surtout quand on plaque ses peurs dessus, surtout quand on veut protéger ce qu’on connaissait à tout prix. On en fait tous des erreurs, ça aussi c’est bien connu. Mais c’est pas grave, parce qu’on va apprendre. On va écouter l’autre et alors il deviendra moins autre que *Je*.

Camille Henry, à partir de **GENS DU PAYS**

ANNONCES

A ÉCOUTER D'URGENCE: **Des étés plus longs que d'autres**
(documentaire radiophonique de Laura Tirandaz, diffusé sur la RTBF)

« Elle m'écrit qu'un jour, elle se lèvera et pliera bagage, il ne restera rien d'elle dans cette chambre, tout sera recouvert par l'odeur du propre. Un jour elle pourra se lever et changer d'angle. Ne plus voir les carreaux du jour remplacés heure par heure jusqu'à la nuit. »

Extrait, **Des étés plus longs que d'autres**, Laura Tirandaz.

Il y a le choc du vélo sur le bitume, le vêtement neuf qui se fait découper, le sentiment de lâcher le volant et de ne pas savoir pourquoi. Ça commence avec quelques secondes qui coupent le souffle, qui délimitent la vie d'avant de la vie d'après. Et puis il faut se réveiller, rouvrir les yeux pour la première fois. Réapprendre à être dans son corps, ce nouveau corps parfois, parce qu'il n'est pas tout à fait le même qu'avant. Il faut s'adapter et adapter le monde autour de soi, découvrir de nouveaux regards, posés sur soi, qu'on ne connaissait pas.

Dans ce documentaire radiophonique, Laura Tirandaz donne la parole à quatre victimes d'accident de la route : Laurence, Laura, Lucie et Marco. Les voix se mêlent, avec leur lot de rires, de détails marquants, de difficultés, d'espoirs et de pardons.

« Ce sont des choses qui arrivent », c'est ce qu'on se dit. Mais que se passe-t-il quand ça nous arrive à nous, quand ça tombe sur nous et pas les autres ?

Camille Henry

Et Demain

?

22 Mai 2017

14H

Résidences

... et après ? / Tableronde et lectures d'extrait des textes écrits en résidence avec Julie Aminthe, Nicoleta Esinencu, Carine Lacroix et Antoinette Rychner

18H

Plateau diplomatique "Migrances" avec Anouck Flamant et Jocelyne Streiff-Fenart animée par Thierry Blanc

20H

Lecture en scène

COMMENT RETENIR SA RESPIRATION

de Zinnie Harris

Des lycéens liront en ouverture

FONDRE, texte commandé à l'auteur Guillaume Poix

PLATEAU DIPLOMATIQUE 2017 / MIGRANCES...

En partenariat avec Le Monde diplomatique et la Compagnie des Fils, le festival Regards Croisés vous présente son **Plateau diplomatique 2017** sur le thème "**Migrances...**", lundi 22 mai à 18h au Nouveau Théâtre Sainte-Marie-d'en-Bas. La maîtresse de conférence Nora El Qadim ne sera malheureusement pas présente comme annoncée, mais sera remplacée par Anouk Flamant, docteure en Sciences Politiques de l'Université de Lyon dont les travaux de recherche doctorale ont porté sur les politiques municipales à destination des étrangers. À ses côtés seront présents Jocelyne Streiff-Fénart, directrice de recherche au CNRS et spécialiste des migrations internationales, ainsi que Thierry Blanc, modérateur du débat. Ensemble, nous suivrons les pas des migrants, des réfugiés, en abordant leur Histoire, leurs origines, leurs destinations mais également les réponses que proposent l'Afrique et l'Europe sur cette situation.



© J-P Angei



© J-P Angei

Troisième bureau - Bureau du Festival

Le Petit Angle - 1, rue Président Carnot 38000 Grenoble

Tél. : 04 76 00 12 30

grenoble@troisiembureau.com

www.troisiembureau.com

Directeur de la publication: **Bernard Garnier**

Rédactrice en cheffe: **Julie Aminthe**

Rédactrice en cheffe adjointe: **Ludivine Debien**

Comité de rédaction: **Léo Bourgeon, Camille Henry, Clémentine Jullien, Léa Monchal, Romain Mourgues**